

Pour toute ma vie

Je ne l'avais pas vue depuis des années, je l'avais même un peu oubliée, et soudain j'aperçu son portrait sur une affiche de ce cabaret de Grenade. La photo la montrait à peine vieillie, mais c'était bien elle il n'y avait aucun doute. Le soir même j'avais réservé, déniché un bouquet de fleurs et patientais devant l'entrée de la salle, un peu en avance. Après toutes ces années je me sentais intimidé de la revoir, comme un adolescent à son premier rendez-vous galant. Notre dernière rencontre me semblait si loin, c'était à Montevideo dix ans auparavant...

A cette époque je la connaissais sous son nom d'artiste : Carmen V. ; je n'ai jamais vraiment su d'où elle venait, sans doute d'Argentine, car parfois lorsqu'elle se laissait aller on devinait un accent porteño. Elle avait cette coquetterie de laisser planer le flou sur son passé. Carmen avait alors trente cinq ans. C'était une très belle femme, mince, plutôt petite mais de proportions divines, des jambes bien galbées qu'elle aimait montrer, de longs cheveux noirs, des yeux charmeurs, et surtout un petit nez qui remontait légèrement et lui donnait cet air aristocratique que j'adorais.

Elle chantait dans un cabaret de la capitale. Elle avait un répertoire de rengaines internationales qu'elle interprétait de sa voix de mezzo à la façon d'Elis Regina. J'adorais sa chanson fétiche, « *Pour toute ma vie* », qui arrachait chaque soir des sanglots d'émotions à son public. Nous habitions le même hôtel dans la banlieue est. C'est là que je l'ai connue. Pour moi cet endroit était pratique car proche de mon travail. Pour elle ce n'était qu'une commodité forcée ; elle était un peu gênée et ne pouvait s'offrir le luxe du centre ville. Mais cette période de vaches maigres ne dura pas car son tour de chant marcha bien, et elle put bientôt louer une villa confortable à Punta del Este.

Nous avons sympathisé et rapidement nous devîmes inséparables, je l'accompagnais souvent au cabaret où j'avais les honneurs de sa loge. Je crois qu'elle aimait mon regard décalé et sans concession, si différent des avis flatteurs de la cour de gigolos qui la suivait comme son ombre. Il faut dire que Carmen était une croqueuse d'hommes. Elle se définissait elle-même comme une « exploratrice de l'amour ». Il n'était pas rare qu'elle se fasse raccompagner, par un bellâtre qu'elle congédiait généralement avant les douze coups de midi, c'est-à-dire avant son petit déjeuner. Parfois un petit malin réussissait à tenir une semaine, mais finalement sa relation la plus fidèle était Veronica, une jeune femme accorte, qui était sa secrétaire et amie, et qui comblait de sa tendresse les carences amoureuses de la vie dissolue de Carmen. Je crois que Veronica était réellement éprise de son amie, elle lui passait tous ses caprices et encaissait sans broncher ses sautes d'humeurs. Quant à moi, Carmen avait décidé une fois pour toutes qu'il ne fallait pas sacrifier notre belle amitié sur l'hôtel du plaisir, et elle me fit promettre de ne jamais porter atteinte à cette décision. J'avais promis, mais au fond de moi je lui en voulus de me refuser ce qu'elle accordait aussi facilement à d'autres, car je la désirais ardemment.

Carmen et Veronica vivaient dans une ambiance de fête permanente où l'alcool coulait abondamment, et les deux jeunes femmes finissaient souvent les soirées complètement grisées. Leur installation à Punta del Este n'arrangea rien de ce point de vue, car la maison était vaste et accueillait de nombreux fêtards. Sauf le dimanche, jour sacré que Carmen consacrait au farniente. Ces jours là, j'étais le seul toléré. Elle passait alors la journée vêtue d'un kimono en soie, et trainait dans la maison un verre de gin en main, houspillant Veronica en se plaignant du désordre qui régnait, dont elle était elle-même la principale cause. Les dimanches soirs se terminaient souvent sur la plage face à sa maison, en de longues discussions sur la vie et l'amour, qui nous menaient tard dans la nuit.

Carmen ne supportait pas la solitude, il lui fallait toujours une présence pour la rassurer. D'ordinaire Veronica s'en chargeait mais il y eu ce dimanche où elle dû s'absenter. Carmen me supplia de lui tenir compagnie pour la soirée et m'avait même persuadé de passer la nuit à Punta.

Elle était triste ce soir là. Je lui servis un verre, puis un autre, elle sembla aller mieux mais la mélancolie ne la quittait pas ; rien ne l'amusait et elle resta à m'écouter parler pendant des heures avec le même sourire inexpressif collé aux lèvres. Elle buvait verre sur verre aussi je finis par m'inquiéter de son état et pris l'initiative de mettre un terme à cette soirée. Elle grogna un peu, mais comme elle était complètement ivre je n'eu pas trop de mal à la convaincre. Elle essaya de se lever mais retomba sur le sofa : « Il va falloir me porter » me dit-elle dans un hoquet qui la fit rire.

Carmen était légère, aussi je l'emportai facilement dans mes bras ; elle laissa aller sa tête en arrière découvrant une gorge dont la peau soyeuse appelait les caresses. Je la déposai sur son lit et je pris congé, mais elle me retint ; elle ne voulait pas rester seule et elle m'attira entre ses draps. Je me laissais faire et elle se blottit contre moi. Elle trouva rapidement le sommeil, mais pas moi. Comment l'aurais-je pu ? Tout mon être était en feu. Ce que je souhaitais ardemment se produisait enfin, j'étais dans le lit de la femme que je désirais le plus au monde, mais pour mon malheur je lui avais fait une promesse. Je l'enlaçai tendrement puisqu'elle m'avait interdit toutes autres formes de manifestations de mon désir, et j'enfouis mon visage dans ses cheveux odorants dont le parfum acheva de me troubler. Je tentais en vain de trouver le sommeil. Lorsque finalement je m'assoupis, mon esprit vagabonda dans des contrées inexplorées où

demeuraient des êtres merveilleux, qui portaient toutes de longues chevelures noires et qui me comblèrent de leurs amours. C'est le dernier souvenir que j'ai voulu garder de Carmen, car quelques temps après cette douce nuit j'ai quitté l'Uruguay.

L'ultime fois où j'eus de ses nouvelles ce fut par une lettre, qui me parvint de Colombie, je ne sais trop comment. Elle m'apprit qu'elle chantait à Bogota, puis je perdis sa trace. Avec le temps je finis par l'oublier, pas complètement toutefois, et parfois, entendant une chanson d'Elis, je repensais avec tendresse à cette nuit dans sa maison de Punta del Este.

.../...

J'allais donc la retrouver ce soir là à Grenade. Après le tour de chant, je me présentai dans le couloir des artistes avec mon bouquet de fleurs dans lequel j'avais glissé ma carte. J'avisai une jeune femme du personnel qui se dirigeait vers les loges et lui confiait mes fleurs. Quelques instants plus tard Carmen vint elle-même me rejoindre. Le hall était encombré d'admirateurs aussi dut-elle serrer quelques mains et faire un peu de conversations, avant de pouvoir enfin m'approcher. Nous restâmes un bref instant étonné de nous retrouver après toutes ces années, puis nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre.

- j'ai tant de choses à te raconter, murmura-t-elle à mon oreille.

Puis regardant la foule des admirateurs qui se pressaient elle ajouta : « Emmène-moi quelque part, j'ai envie d'être seule avec toi.

Quelques instants plus tard nous étions confortablement installés dans le patio d'un bar de nuit. J'avais choisi une table dans un coin sombre qui se prêtait bien à l'intimité de la conversation que je souhaitais. La fontaine qui gargouillait gentiment et la musique de fond discrète ne troublaient pas les discussions feutrées des tables. La sono jouait une vieille rengaine espagnole que Carmen fredonna doucement. Je commandai à boire avec quelques tapas.

C'était étonnant de se retrouver si simplement, il me semblait que tout ce temps écoulé n'avait pas altéré notre relation. Carmen me dévisageait d'un regard brillant. Ses yeux étaient un peu plus fardés qu'autrefois mais ils n'avaient pas perdu leur expressivité.

- Tu n'as pas changé, affirma-t-elle.

- Toi non plus, tu es toujours aussi séduisante.

- Flatteur. J'ai changé mais cela ne se voit pas. Je ne bois plus, et je baise moins.

- Mais tu as conservé ton franc parlé !

- Allons, ne fais pas ta mijaurée, après tout ce qu'on a vécu ensemble tu ne devrais pas être choqué.

Je n'étais pas choqué, bien au contraire, et je sentais que je retombais sous son charme à chaque mot qu'elle prononçait. Le timbre de sa voix me replongea dix ans en arrière et je sentis un ancien trouble s'emparer de moi. Tout en parlant elle croisa ses jambes et fit virevolter sa jupe qui dévoila ses cuisses. Je la caressai du regard, tout en elle m'était de nouveau familier. Le mouvement de sa jupe avait répandu son parfum alentour.

- Tu portes le même parfum qu'autrefois, murmurai-je, tu le portais cette nuit que nous avons passé ensemble dans ta maison de Punta del Este.

- De quelle nuit parles-tu ? demanda-t-elle surprise.

- Je parle de ce dimanche soir où tu avais sombré dans la mélancolie. Tu n'as pas oublié tout de même ?

Elle sembla faire un effort de mémoire mais visiblement elle n'en avait pas le souvenir, elle s'approcha de moi en écarquillant les yeux d'étonnement :

- Ne me dis pas qu'on a couché ensemble, demanda-t-elle tout bas.

- Si, mais pas au sens où tu l'entends.

- On a baisé ?

- Non.

Elle se cala dans son fauteuil en me regardant intensément.

- Vois-tu, reprit-elle, je m'en serais voulu de ne plus me souvenir d'avoir fait l'amour avec toi.
- Tu as tout de même oublié cette nuit de tendresse que je t'ai donnée, répondis-je un peu déçu.

Elle me sourit gentiment et prit ma main qui trainait sur la table. Elle affirma qu'elle n'avait pas oublié ma tendresse et que son souvenir était l'un des plus doux qu'il lui restait de toutes ces années. Elle ajouta qu'elle avait toujours été fidèle à notre amitié, et que personne n'avait pris ma place dans son cœur.

- J'ai toujours pensé que notre relation avait trouvé un chemin particulier, reprit-elle. J'ai connu beaucoup d'hommes dans ma vie, la plupart n'était que des aventures sans lendemain, mais toi c'est différent, tu fais parti du très petit nombre qui compte, tu es mon ami voilà tout, et ton amitié m'a terriblement manquée. C'est bon que tu sois là aujourd'hui.

J'étais flatté et ému, mais je crois qu'au fond de moi-même je lui en voulais toujours de m'avoir autrefois refusé son corps.

- Et tous tes amoureux, que deviennent-ils ? demandai-je d'un ton faussement jaloux.
- Allons, tu ne vas pas me faire une scène, tu sais bien que j'ai un cœur d'artichaut, ce n'est pas ma faute, je suis telle que Dieu m'a faite.

A la vérité ce n'était pas de la jalousie, simplement de la curiosité ; je lui dis que je n'avais jamais compris comment elle pouvait cumuler toutes ses histoires d'amour. Elle haussa les épaules et affirma qu'elle s'en accommodait.

- Tout au long de ces années, dit-elle, j'ai beaucoup réfléchi et les choses me sont désormais plus claires ; j'ai appris quelque chose que peut-être tu ignores. J'ai appris que le cœur n'a pas de limites, en tout cas le mien est ainsi. Je peux aimer, et aimer encore, il y a toujours assez de place, il y a toujours assez d'amour. Un cœur ordinaire se contente d'un seul amour à la fois ; s'il s'en lasse il en trouve un nouveau qui chasse l'autre. Mon cœur est différent. En premier lieu il est fidèle, et lorsqu'il aime une fois c'est pour toujours. En second lieu, il est capable de cumuler les histoires amoureuses et les vivre sereinement, sais-tu pourquoi ?

Je hochais la tête négativement et lui indiquai d'une mimique que je souhaitai connaître sa réponse. Elle s'approcha de moi pour être sûre d'être bien comprise et me dit sur un ton de confiance :

- Simplement parce que je ne cherche plus à être aimée en retour. Vois-tu je crois qu'un véritable amoureux ne se soucie pas de savoir s'il est aimé, il aime tout simplement sans se poser de question, et il en tire tout son bonheur et toute sa joie de vivre. Moi je suis une véritable amoureuse. Je suis un être qui distille et distribue de l'amour.
- Tu ne peux pas nier que se sentir aimé est bien agréable, rétorquai-je un peu agacé par ce discours péremptoire.

Elle sourit et ne répondit pas tout de suite. Je sentis qu'elle voulait que je comprenne son point de vue, cela semblait vraiment lui tenir à cœur. Elle prit un ton très doux pour continuer :

- Bien sûr que je ne le nie pas, mais ce n'est qu'un corollaire. Rechercher à tout prix à être aimé, c'est regarder l'amour par le petit bout de la lorgnette, c'est aussi se mettre en situation de dette, alors que donner de l'amour s'est être en crédit. Crois-en mon expérience, c'est bien plus facile de vivre en ayant du crédit d'amour ; les dettes il faut un jour les payer, et les dettes d'amour sont les plus difficiles à acquitter.

Ce dialogue me rappela les longues conversations que nous avions au crépuscule face à sa maison sur la plage de Punta del Este. Nous n'étions pas en accord sur tout, mais il arrivait souvent qu'elle me rallie à son opinion ; cette femme exerçait sur moi un véritable pouvoir, et autrefois je me laissais entraîner sans opposer aucune résistance. Néanmoins ce soir je me sentais l'esprit rebelle et je voulus la taquiner :

- Tu connais l'adage, dis-je, aimer tout le monde c'est n'aimer personne. Je sais comment tu vis, ta théorie te conviens parce qu'elle te permet de mettre qui tu veux dans ton lit sans culpabilité.
- Mais je n'aime pas « tout le monde », répliqua-t-elle blessée, pour qui me prends-tu ? Et ce n'est pas parce que j'aime faire l'amour que tu dois mal me juger ! De plus tu confonds le sentiment et le plaisir, ça n'a rien à voir.

Elle se recula sur son siège et je compris que j'avais passé les bornes, je bredouillai quelques excuses. Il y eu un long silence.

- Je crois que tu ne m'as pas bien comprise, reprit-elle apaisée. Je vais faire quelque chose pour te convaincre. Je vais essayer de réveiller l'amoureux qui sommeille en toi, et je vais le faire avec toute la sincérité et toute la vérité dont je suis capable.

L'amoureux qui sommeil en moi ? Carmen, si tu savais ce qui sommeil en moi tu prendrais plus de précautions, pensais en lui souriant hypocritement. Néanmoins je la laissais faire.

Elle prit mon visage entre ses mains et s'approcha très près en me fixant intensément. Ses yeux brillaient, elle était belle et fascinante, son parfum m'enivrait. Sa bouche était entrouverte et son haleine chaude me caressait le visage. Je sentis la volupté me gagner et le souvenir de cette nuit à Punta del Este s'imposa alors. Je revis en superposition à son image celles des êtres merveilleux aux longues chevelures noires dont j'avais rêvés alors qu'elle dormait dans mes bras.

Je ne sais si cela fut provoqué par l'intensité de son regard, ou la douceur de son souffle, mais il me sembla soudain qu'il émanait d'elle une force indéfinissable qui m'assailit d'un coup. Quelque chose en moi céda alors : un barrage, fait de convenances, de jalousies, de désirs refoulés, de craintes aussi, et je fus submergé par une vague d'émotion qui déferla du plus profond de mon être et contre laquelle je ne pus lutter.

Brusquement j'eue la conviction que je l'avais toujours profondément aimée ; c'était une révélation mais pourtant j'avais le sentiment qu'une partie de moi-même ne l'avait jamais ignoré. J'en ressentis une grande euphorie, semblable à celle qui nous envahit lorsqu'une intuition se vérifie et nous apporte la joie de la vérité. Ainsi ce n'était pas seulement du désir que j'éprouvais pour elle, mais réellement de l'amour ; Je l'aimais, certes d'un amour fait d'amitié, de tendresse, de désir, mais je l'aimais. D'ailleurs avais-je suffisamment de finesse pour juger la qualité de ce sentiment qui m'assailait ; la frontière entre l'amour, le désir et l'amitié n'est-elle pas ténue au point d'être souvent imperceptible. Je ne pus pas réprimer cet élan d'amour que je ressentais, et je le laissais s'exprimer librement.

- Je t'aime Carmen, affirmai-je comme si plus rien d'autre n'existait que cet amour.

Elle s'approcha d'avantage et posa un baiser sur mes lèvres. Puis elle me sourit tendrement et dit d'un ton joyeux :

- Tu vois c'est facile de donner de l'amour ; je te crois sur la bonne voie, tu verras c'est un chemin lumineux qui te comblera de bonheur.

Cette expérience ne dura que quelques instants, pourtant il me sembla que le temps ne s'était pas écoulé normalement, mais qu'il s'était considérablement accéléré ; j'eue l'impression qu'une époque de ma vie s'était brusquement terminée lorsqu'elle avait pris mon visage dans ses mains, et qu'une nouvelle venait de débiter avec son baiser. Cette réalité me déstabilisa.

- Que m'as-tu fait Carmen? lui demandai-je.

- Je n'ai rien fait, répondit-elle en riant, c'est toi seul qui à parcouru un peu de ce chemin dont je te parle, tu viens de me donner librement de l'amour, sans contrepartie, sans même savoir si je t'aime en retour. Ose me dire que tu ne te sens pas heureux ?

Je dus reconnaître que rarement je ne m'étais trouvé aussi bien, j'avais le sentiment de renaître. Je me sentais de nouveau habité par cette énergie que je possédais plus jeune et qui doucement s'était émoussée avec le temps. Manifestement Carmen avait raison, il y a beaucoup à gagner à laisser aller librement ses sentiments ; jusqu'alors je n'en avais jamais eu conscience, mais l'expérience qu'elle venait de me faire vivre faisait voler en éclats toutes mes vieilles certitudes sur le sujet. Je repensais à toutes ces amours avortées simplement par crainte de ne pas être aimé, à toutes ces occasions perdues, à toutes ces femmes que j'aurais pu aimer librement si j'avais connu cette vérité.

Tout à coup s'ouvrait à moi la perspective d'une vie remplie d'un immense potentiel d'amour, à l'exact opposé de la petite existence d'amoureux étriqué que je connaissais jusque là. Je fus tant bouleversé de cette découverte que malgré moi des larmes coulèrent le long de mes joues. En vérité je pleurais de joie. Carmen riait de bon cœur et je me mis à rire aussi, je riais et je pleurais tout à la fois. C'était jubilatoire. Jamais de toute ma vie je n'avais ressenti une telle émotion.

Carmen était rayonnante, une nouvelle lumière brillait en elle que je percevais mieux maintenant. Je la sentais heureuse.

Elle laissa passer un instant d'apaisement, puis, rien que pour moi, elle fredonna à mi-voix cette chanson que j'aimais tant :

"Oh! meu bem-amado

Quero fazer-te um juramento, uma canção

Eu prometo, por toda a minha vida

Ser somente tua..."

(Ô mon bien aimé

D'une promesse je te fais une chanson

*Je te jure que **pour toute ma vie** je ne serai qu'à toi...)*

Carlos K. [Copyright](#)